

Avant-propos

Ce recueil de textes et poésies rassemble diverses élucubrations, humeurs et autres grognements, chatouillements, espoirs et désespoirs ; une marche en équilibre précaire et au rythme imparfait sur un fil tantôt fragile et incertain, tantôt aussi rectiligne et impératif qu'une corde d'arc, ce fil tendu entre les deux extrémités d'une période charnière de mon existence. Une période qui s'étend de fin 1984 à fin 2001, autrement dit juste après mon baccalauréat et mon plongeon tête la première dans une émancipation relativement aventureuse et mouvementée, au gré de ma présence, touristique, en faculté de philosophie, de mes activités associatives et artistiques, en particulier mes années de bassiste du groupe Dau Al Set, de la création de mes premières entreprises — au sens capitalistique du terme, d'abord gouffre personnel et financier, puis gagnepain non négligeable ; le tout, enfin, accompagné, rythmé, porté, supporté, par l'amour de la femme de ma vie et de mes enfants.

Aujourd'hui, ce livre inaugure aussi, à l'approche d'une quarantaine sournoise, un autre tournant que j'ai toujours projeté, voulu, absolument trituré dans mes entrailles aussi bien que dans mon cerveau fantasque et intuitif depuis mon adolescence. Nous y voilà, donc. Pourquoi exposer tous ces écrits, me mettre à nu pour ainsi dire ? Jusqu'à l'année dernière, je pouvais compter sur les doigts d'une main les personnes qui avaient pu, très partiellement, lire mes textes. Je n'osais pas, et je n'en voyais pas alors l'intérêt. Je savais que je le ferais un jour, mais je n'étais pas prêt. Cela s'est fait progressivement entre la fin de l'année 2000 et l'année suivante. Lorsque j'ai créé et publié mon site web personnel, j'ai choisi de créer une

rubrique sur L'Écrouloir et d'y publier quelques extraits. Dès lors, le pas le plus dur était franchi. Je ne choisissais plus moi-même les « initiés », mais les lecteurs venaient librement à moi. A peine deux mois plus tard, je prenais la décision de proclamer la compilation, l'accouchement et l'enterrement de L'Écrouloir. Un nom que j'avais déjà posé là il y a longtemps, pour rassembler mes jets désordonnés.

Revenons à ce recueil, d'un point de vue plus littéraire. En guise d'avertissement, ce que j'écrivais il y a une dizaine d'années :

« J'écris parfois, quand l'humeur est aux pâles instants d'avant l'aube. Mais j'écris alors sans maîtrise, simplement de ce langage qui m'échappe souvent et qui relève de l'accouchement fébrile d'intervalles de pensée, interrompue dans son organisation, y eût-il une organisation que je puisse ainsi caractériser... C'est en fait une alchimie de l'inorganique, où l'on fait des coupes sombres et forcées dans l'espoir de momifier un petit quelque chose de notre fantasme continu. La pensée séquentielle est la seule pensée organisée que l'on puisse coucher sur le papier. Là où il y a un début et une fin. Désespérante chimère. »

Et peut-être en réaction à ce carcan, la poésie souvent construit ses propres structures, ou bien alors est-elle conduite à détruire cette séquentialité dans une nouvelle combinatoire, dont la première lecture n'amènera bien souvent qu'un sentiment de trouble et d'incompréhension. Derrière l'apparent ésotérisme de ces nouveaux vers, le lecteur est amené à écouter une musique étrangère tout d'abord, absconse et sans lumières. « Mais qu'a-t-il bien voulu exprimer ? » s'interroge le lecteur interpellé par tant d'étrangeté...

Pourtant, je l'espère, certains y trouveront une musique, des marteaux qui frappent des cordes aux harmoniques subtiles, ou bien des accords vibrant de dissonances fé-

condes. Et maintenant que j'y pense, certains de mes textes aux allures de musique dodécaphonique coïncident dans le temps avec le sommet de ma passion pour le Concerto à la Mémoire d'un Ange, de Alban Berg, et mes écoutes autistes des pièces de Shoenberg ou de Zimmerman. Tiens, il m'a fallu toutes ces années pour m'en rendre compte... Comme si le fait de changer d'époque dans ma vie me donnait la distance nécessaire. Il faudra que j'y réfléchisse un de ces jours.

Pour commencer néanmoins, le premier texte présenté (« Un dernier combat ») n'est pas un poème hermétique. Il s'agit d'une des toutes premières nouvelles que j'ai écrites dans cette période post-ado pré-adulte. Sa datation m'est difficile, je ne l'avais pas précisée, et ma mémoire est faiblarde dès qu'il s'agit des dates. Cependant, je sais que je l'ai écrite plus ou moins d'un trait, un week-end à la montagne, au Cloutel, en haute Ariège. J'ai conservé une version originale tapée à la machine et annotée lors d'un dîner chez eux à Ramonville-St-Agne, par M. Albert, professeur de philosophie et époux de « ma » professeur de philo de terminale, ma très chère Madame Albert. Je situe donc ces annotations fin 1985. Et le texte d'origine est probablement juste postérieur à mon baccalauréat, un week-end de l'été 1984. Point de départ pour l'Écrouloir.

Ce recueil se termine par « Autres rivages », un poème pour finir. Or, je constate qu'il n'y en a pas d'autres dans ma besace qui soient aussi adéquat pour une épitaphe. Il contient presque tout ce qui le précède, et il s'ouvre sur tout ce qui est à venir. C'est du moins mon sentiment aujourd'hui, alors que je pense être en mesure de poser un œil un peu critique et historique sur ces dix-sept années survolées en une collection de textes plus ou moins difficiles, plus ou moins obscurs, plus ou moins « publics ». Certains sont à peine faits pour être lus par autre que moi ; mais vous savez cette irrépressible vanité de l'auteur, qui prend sans vergogne avantage de son oppor-

*tunité de publication pour graver dans le dur ses élucubrations les plus impubliables... Pas de fausse pudeur hypocrite : il y a toujours de l'exhibitionnisme dans la démarche d'auteur, c'est fatal, et je me suis fait une raison, finalement. Au-delà de ces aveux narcissiques et de ces difficultés de lecture inhérentes à la genèse de ces textes, puissiez-vous simplement aimer un peu, voire beaucoup, ce n'est pas interdit, mes mots et mes couleurs.
12 décembre 2001-20 juin 2002.*

Plaidoyer

L'un des aspects enthousiasmants dans la lecture de la poésie, c'est que l'on peut, sans difficulté et sans lassitude, revenir dix fois, vingt fois sur un poème et y trouver chaque fois plaisir.

Tout comme un morceau de musique, il est suffisamment bref pour être visité facilement. Et pourtant, aussi court soit-il, on y trouve toujours quelque chose de nouveau, ou bien on aime y reconnaître sa mélodie unique, son rythme et son souffle propre qui nous remuent les tripes à chaque écoute.

Un dernier combat

Jeremie était allongé. De temps à autre, comme toujours insatisfait de sa position, il bougeait légèrement une jambe, un bras, ou bien incurvait latéralement un flanc, faisant ressortir l'autre comme le serpent ondule. A chacun de ces mouvements craquait sous son matelas rêche le sommier de bois, bruni de poussière.

Ses yeux décomposaient pour la énième fois l'espace exigü qu'il occupait depuis bientôt deux années. Il disposait en tout et pour tout de quatre murs, bien sales, dont on osait dire qu'ils pouvaient avoir été blancs, un jour ; d'un bidet, d'un lavabo, d'une cuvette dont il était davantage aisé de soutenir qu'ils étaient blancs, d'un blanc crémeux et d'aspect moins grossier que les murs ; enfin il y avait aussi une petite table et un tabouret.

Il y avait bien un placard, pas très grand lui non plus, mais il faisait partie intégrante d'un mur, et difficile de l'en différencier vu son aspect ; si ce n'est par les encoignures qui se découpaient au couteau dans le béton. Enfin, il fallait aussi compter le lit depuis lequel Jeremie faisait son inspection, un lit qui n'était en réalité rien d'autre qu'un grossier sommier de bois sale, inspecté de tous côtés par les vers et sur lequel reposait un matelas relativement sordide.

Du blanc, du noir, et l'ensemble était gris. Seuls de rares objets disséminés tout autour sur les murs apportaient à grand-peine des notes de couleurs, mais toujours dans les tons de la pièce.

Ces objets étaient au nombre de quatre. Un calendrier était accroché sur le mur de la fenêtre, plein d'images de boxeurs, tous en petite tenue et grande pose, chacun sa garde, les uns le sourire niais, les autres le regard fausse-

ment mauvais et dur. Sous chacune des photographies se trouvait leur nom. Ainsi que leur surnom, du plus commun au plus inattendu, façon « Le boucher de la troisième avenue », ou « Le marteau pilon ». Il y avait aussi « L'ange de Frisco », plus raffiné déjà, ou bien encore « Le lucane », plus obscur et plus mystérieux. Evocateurs ou incompréhensibles, ces surnoms faisaient partie de la boxe, ils étaient chaque boxeur bien plus encore que les noms patronymiques qui les précédaient.

Ce calendrier était accroché à droite de l'unique fenêtre qui, à vrai dire, faisait plus l'effet d'une bouche d'aération, sa fonction n'étant d'ailleurs absolument pas d'ouvrir vers l'extérieur, mais bien uniquement de laisser entrer l'air.

S'il n'y avait aucun objet sur le mur d'en face, il n'en était pas vierge pour autant ; au-dessus du lit on pouvait déchiffrer sans mal quelques graffitis, des phrases et des mots anonymes, faits de caractères sans contours, directs et sans courbes, mais qui possédaient en eux-mêmes quelque philosophie empreinte de dureté, de violence, et quelque chose d'autre encore en émanait... Sur le mur dans lequel s'encastrait la porte de fer, se détachaient deux photographies, l'une d'une pin-up aux formes exaltées, et l'autre... d'une pin-up aux embonpoints non moins révélés.

Les tons des couleurs paraissaient aussi peu naturels que leurs sujets, on aurait dit que les photographies s'imprégnaient de toute la pièce, des odeurs, de cette lumière si grise, de ces impressions ternes... Les deux corps avaient beau tendre vers l'avant, on les aurait dits animés du mouvement contraire, comme horrifiés ou pleins de répulsion pour cet endroit. Mais dans leur repli, le reste se fondait avec eux et toute la pièce allait être absorbée pour finir abîmée dans leurs seins, leur bouche, leurs cuisses jaune d'œuf.

Et la cellule semblait plus petite encore.

Sur le mur opposé, à gauche du placard était accrochée une paire de gants de boxe, incarnats. Et ils étaient tels

deux fers à cheval croisés sur leur clou. Ils pendaient, inutiles et muets maintenant. Les gants renfermaient dans leur silence les souvenirs des rumeurs et des cris, des salles bruyantes, de la chaleur et de la sueur. Ils gardaient en eux les traces de combats mémorables, et des souvenirs d'amertume et de sang parfois.

De ces éclats ils ne laissaient rien paraître, mais n'importe qui les y devinait, sûrement, car ce passé émanait subtilement de ces gants de boxes sans que rien ne puisse l'empêcher. Et peut-être que les gants ne demandaient qu'à parler, comme ces vieux combattants, et les blessés de guerre. Sur le mur, les deux bourrelets pourpres comme deux grosses lèvres tuméfiées se taisaient, car leur maître connaissait trop bien leur histoire et il n'y avait guère de visiteurs. Peut-être n'étaient-ils pas non plus très fiers de leur condition présente, leur mutisme s'en trouvait doublement expliqué.

Jeremie ne les mettait plus depuis longtemps — depuis son incarcération, car il avait juré de ne plus s'en servir, même pour s'entraîner seul. Cependant, il ne les laissait pas dépérir et en prenait grand soin, aussi fut-il frappé par une petite tache brune, presque verdâtre sur le rouge carmin du cuir fatigué. La luminosité, faible en cet endroit, ne lui permit pas au premier coup d'œil d'en distinguer précisément la nature.

Cette auréole, qu'il qualifiait déjà de souillure, lui semblait maintenant se prolonger de part et d'autre de minuscules et fins appendices, symétriques et pairs, et ce fut un peu agacé, autant que curieux de savoir, qu'il décida d'aller y regarder de plus près. Il se redressa, accompagné du craquement sec et grinçant qui lui était si familier — et tellement irritant bien qu'il s'y habituât maintenant.

Ce craquement, propre aux ponts des navires en bois, il ne l'entendit même pas, tant il était intrigué par l'excroissance, qu'il jugeait d'ailleurs malvenue sur un objet auquel il attachait autant de valeur sentimentale. Il

pouvait alors dire qu'elle avait un relief. En fait, il spéculait déjà sur la nature exacte de cet insecte pendant qu'il s'en approchait d'un pas fatigué et les jambes encore tout ankylosées. Il fut tout de suite face à l'insecte et s'arrêta soudain à un mètre du mur, surpris par un frisson de répulsion incontrôlable.

Une punaise.

Jeremie ne supportait pas les punaises. Cet insecte était celui qu'il détestait le plus. Il était lent, il était laid, il s'envolait tout à coup tel un hélicoptère, vrombissant de ses ailes ; et par-dessus tout, il sentait mauvais quand on l'écrasait. On ne l'aimait pas, instinctivement on s'en méfiait, surtout lorsqu'il s'envolait, de son vol uniforme mais qui semblait s'accélérer soudain, pour se poser brusquement dans un petit bruit mat. Une punaise, c'est tout le contraire d'une abeille, c'est lourd, maladroit, pas très à l'aise dans les airs ; et surtout, alors que l'abeille se pose en douceur tout comme si elle avait peur de se faire ou de faire mal, la punaise est un projectile qui s'écrase bruyamment sur une surface, sans prévenance, comme pour s'y planter pour mieux piquer ou sucer.

La punaise, c'est la bête du Mal. Lorsqu'elle rentre dans les foyers, il faut tout faire pour s'en débarrasser, mais en essayant de ne pas la tuer, car on ne tue pas l'envoyé du Mal, c'est trop dangereux. Alors on le repousse, on l'éloigne, et on essaie de le mettre dehors.

Et, pour Jeremie, il fallait évacuer cet intrus tout de suite.

Jeremie avisa sa petite table sur laquelle reposait à plat une petite glace, terne et sans reflets. Il ne possédait pas de papier ou quelque autre bout de carton qui pût servir pour sa besogne. Il se gratta la nuque et ses yeux se posèrent alors sur son calendrier. Novembre s'avancait dans un hiver précoce et il se demanda ce que faisait ici cette punaise à pareille saison. Tout en regardant son calendrier accroché au mur, il essaya de se rappeler à quelle époque les punaises se répandaient, mais en vain. S'il l'avait su, il

ne s'en souvenait guère à présent. Après tout, il n'y avait aucune raison pour ne pas voir une punaise au mois de novembre. Aujourd'hui... 22 novembre, nota-t-il, et il frémit à l'évocation de cette date. C'était ce jour de novembre que tout était arrivé, et il revit comme un flash la salle bondée du George Hall, les immenses couloirs gris qui l'encerclaient, les alcôves sombres des coulisses, et le corps pâle de Sophie.

Mais qu'importaient toutes ces images tant ressassées, car il y avait la punaise. Jeremie s'empara du calendrier et s'approcha d'un pas coulé et prudent vers l'insecte abhorré. La punaise ne bougeait pas, ou à peine de quelques millimètres, opérant un léger demi-tour. Elle ne semblait pas s'offusquer de la présence de Jeremie, silencieuse et comme absorbée par quelque préoccupation. Jeremie approcha le calendrier avec précaution, en le tenant horizontalement. Il l'appliqua dans ce même plan horizontal sur le dos du gant où reposait l'insecte. Il opérait avec la méfiance la plus exagérée et son bras ne trembla qu'à peine. De sa main gauche restée libre, il extirpa son mouchoir de sa poche et, s'en entourant les doigts, l'en approcha lentement de l'insecte. Estimant être assez prêt de celui-ci, d'un petit coup sec et peureux il fit tomber l'insecte sur le calendrier.

L'opération avait parfaitement réussi. La punaise était sur le calendrier et, qui plus est, sur le dos. Elle s'évertuait maintenant à se remettre d'aplomb, chose bien difficile pour une punaise, autant que pour une tortue. Ses pattes gesticulaient en tous sens, cherchant vainement à s'accrocher à l'envers sur le carton lisse du calendrier, les ailes frémissant dessous d'un petit vrombissement intermittent et très vite exaspérant. Jeremie regardait avec une moue de dégoût le ventre verdâtre de la punaise. Des envies sadiques d'y planter une allumette effilée lui traversaient l'esprit. Il se sentait comme fasciné par cette laideur et il s'en rendit compte. Aussi s'empressa-t-il de

passer à la suite de l'opération avant que la punaise ne parvînt à se retourner. Il traversa sa chambre rapidement mais comme sur des œufs, prenant grand soin de garder le calendrier des tressautements que pouvaient occasionner ses pas, et s'efforçant de maintenir le plan horizontal afin que la punaise ne glissât pas du calendrier. Il s'arrêta à proximité de la petite table et, sans quitter des yeux le calendrier, saisit le tabouret de sa main libre et le plaça face au mur sous la fenêtre.

Cette fenêtre carrée était placée relativement haut dans le mur, si bien qu'elle n'arrivait à regard d'homme que si l'on montait sur le tabouret. Jeremie entreprit de s'y jucher avec précaution tout en essayant de ne pas perdre de vue le calendrier qu'il tenait de sa main droite. Il ne put s'empêcher cependant de jeter un coup d'œil instinctif sur le tabouret alors qu'il se hissait sur sa jambe gauche. Lorsqu'il leva la jambe droite à hauteur de l'autre tel un équilibriste, il sentit que sa main avait légèrement changé d'orientation. Il releva aussitôt la tête et s'aperçut que sur le calendrier, la punaise avait retrouvé une position normale. Si elle semblait être encore toute surprise, elle ne tarderait pas à réagir. Jeremie essaya de la prendre de vitesse en s'emparant aussitôt de la poignée du battant de la fenêtre qu'il ouvrit brusquement. D'un geste rapide, il rabattit le calendrier sur l'ouverture. Mais il savait déjà que cela avait été peine inutile, car il avait entendu le bruit sournois de la punaise qui s'envolait, sans doute réveillée par le soudain air frais de novembre.

Tout en redescendant de son perchoir, Jeremie put entendre le petit son mat de l'insecte se plaquant sur quelque surface. Il chercha des yeux et tout d'abord ne vit pas la punaise. Il prit le temps de se calmer et de réfléchir. Il avait entendu l'insecte se poser avec force, sur une surface propre à rendre un son aussi net, et vraisemblablement pas sur un mur nu ou sur le sol. Il porta alors instinctivement son regard sur la droite et vit le petit démon sur l'une des

photographies, bien en vue à gauche de la porte verrouillée. L'une des femmes aux charmes très prononcés était châtain foncé. La punaise avait atterri très exactement sur le sein gauche de l'autre, la blonde.

Sophie avait été blonde elle aussi. Et de fait, Jeremie avait plusieurs fois fait le rapprochement, et s'était empressé la première fois de décrocher la photographie, une façon de conjurer le passé et l'empêcher de ressurgir ; puis il avait fini par penser que c'était idiot et il en était finalement venu à considérer qu'il était une autre manière de rejeter les souvenirs obsédants : en les bravant. Aussi avait-il fini par ressortir la photographie et par la replacer à côté de l'autre. Avec le temps, il s'était habitué à cohabiter avec elle et il avait commencé à peut-être l'aimer, en souvenir de Sophie...

Or, une punaise se pavanait complaisamment dessus.

Le tempérament agressif du boxeur au sang chaud qu'avait été Jeremie revenait à la surface. Déjà, il commençait à danser d'une jambe sur l'autre, esquissant quelques gestes velléitaires et soufflant en cadence : petit souffle court et rapide qui s'exhalait de ses deux lèvres en entonnoir.

Il eut tôt fait de cracher quelques injures. Car le combat avait cette fois-ci pleinement démarré et Jeremie se mettait en condition, tournant dans sa cellule, à petits pas courts et sautillants, de cette sorte de danse que l'on appelait le « jeu de jambes ». Jeremie s'invectivait lui-même, il se préparait, il se gonflait, se mettait en confiance. Il tenait toujours le calendrier dans la main droite et se répétait dans la tête les noms de ces petits et grands boxeurs, tout en faisant du vent avec de grands gestes vindicatifs.

En un instant il fut sur l'insecte, et d'un soufflet net et rapide du calendrier envoya la punaise au sol. Il tourna un moment autour d'elle, comptant à voix haute. Il s'arrêta à six car la punaise s'était envolée de nouveau. Elle tournoya un peu dans un bruit de colère sourde et fonça

derechef vers le mur de la porte pour se plaquer à nouveau sur la même photographie, à l'emplacement du cœur. Jeremie souffla comme un buffle et s'approcha de nouveau en sautillant. Cette fois-ci la punaise ne l'attendit pas et s'envola bruyamment. Jeremie la poursuivit aussitôt de son calendrier, la perdant de vue par instants, se retournant en se fendant, puis se redressant, puis se fendant à nouveau alors qu'elle repassait au-dessus de lui. Et puis tout à coup elle le prit de vitesse en le contournant par derrière. Jeremie frémit de peur et passa d'un geste affolé sa main derrière sa nuque. Il se contorsionna et se fit un croc-en-jambe à lui-même. Il perdit l'équilibre et s'étala de tout son long, buttant violemment contre la table. Le petit miroir tomba et se brisa net, ce fut comme le gong à la fin du premier round.

Jeremie avait mal à l'épaule et suait déjà abondamment, peut-être autant de terreur que d'effort. Il avait le sang aux joues et un filet suintant de son front, et il ne se contrôlait plus. Il se releva avec peine, les genoux tremblant. Il vit alors les gants de boxe accrochés au mur. Cette vue lui redonna courage ; oubliant toute peur, tout mal et tous serments, il les décrocha vivement et les enfila, toujours tremblant de nervosité et d'excitation.

Ragaillard, plus sûr de lui qu'il ne l'avait jamais été, il s'empressa de retrouver la punaise. Il n'eut aucun mal, car elle était à nouveau bien en vue, souillant de son répugnant contact la chair de Sophie. Jeremie avança, rageur, et resta en garde face à l'insecte. La punaise ne bougeait plus... et Jeremie frappa d'une droite meurtrière.

Il y eut un abominable cri d'agonie, répercuté en écho dans les corridors de la prison, suivi d'un bruit sourd, et enfin du silence. Il ne dura que quelques secondes, car déjà les gardiens alertés arrivaient en nombre, et leurs pas résonnaient sur les traverses en acier de la galerie. Lorsqu'ils ouvrirent la porte de la cellule, ils trouvèrent le corps du détenu, foudroyé dans ses gants de boxe ; et non

loin une photographie gisant sur le sol de ciment, entachée d'une petite auréole brunâtre, teintée de vert et de blanc sales, toute éclatée sur le corps jauni d'une pin-up blonde. Un vent froid s'engouffrait par la fenêtre ouverte sur un ciel d'argent sale et bruni où des bandes de nuages lourds délivraient des rictus de colère et de tristesse.

Été 1984 — fin 1985